

I.—PARTIE THEORIQUE.

—
PRINCIPES DE LITTÉRATURE.
—

IV. PARTIE.

LES MOYENS DE SE FORMER LE STYLE.

II. Leçon.—Comment il faut lire.

1. Nous avons énuméré, dans le dernier numéro de la "Revue," quelques-uns des ouvrages les plus propres à former le goût et le style. Mais il ne suffit pas de savoir ce qu'il faut lire : il est nécessaire aussi de savoir comment il faut lire. La méthode dans le travail est l'une des choses que l'on ignore le plus : faute de s'y être initié, l'on perd beaucoup de temps sans profit réel.

Nous allons donc consacrer les pages qui suivent à décrire les manières les plus fréquentes de "perdre laborieusement son temps." Nous disons "laborieusement"; car il y a cent façons de le perdre par oisiveté et par fainéantise. Mais il en est d'autres, plus subtiles et plus dangereuses, celle de le gaspiller en croyant travailler.

* * *

2. Il y a d'abord ce que nous appellerions volontiers la *flânerie studieuse*.

Beaucoup de gens se figurent qu'ils travaillent parce qu'ils restent un certain nombre d'heures, assis devant leur table avec de l'encre, des plumes et du papier à leur disposition, et un livre en main. Ce livre, ils l'ont ouvert à la première page avec la ferme intention de l'étudier soigneusement. Effectivement ils lisent une page, deux pages, trois pages avec attention. Puis, à un moment donné, leur imagination, éveillée par une image brusquement surgie, par une phrase évocatrice de souvenirs, se met en mouvement, et commence à faire sa partie de son côté. Dès lors tout est fini : les yeux continuent à suivre la ligne imprimée, les doigts à tourner

les pages, mais l'esprit est ailleurs, dans le pays du rêve. Quand il revient enfin sur terre et qu'il veut faire le bilan des notions acquises, c'est le pur néant ou des fragments sans cohérence qu'il trouve en soi-même. Et voilà comment on gâche une heure, deux heures et plus, pour un profit nul.

Le remède à cette inattention involontaire ? il y en a un et le voici. Toutes les fois que vous lisez un article ou un ouvrage, non pas pour votre amusement, mais pour en tirer un profit sérieux, «lisez-le la plume à la main : prenez des notes.»

Ces notes, chacun les prend à sa façon et suivant son dessein personnel : — les uns aiment à marquer par écrit la succession et l'enchaînement des idées ; — les autres extraient volontiers de leurs lectures les passages qui les ont frappés, pour les retrouver plus facilement ou même les apprendre par cœur ; — quelques-uns se contentent de noter brièvement qu'à telle page de tel livre ils trouveront tel renseignement ou le développement de telle idée : ceci est utile surtout quand le passage est trop long pour être transcrit et que l'on est assuré de pouvoir mettre la main sur le volume qui le contient.

M. Albalat conseille le procédé des fiches détachées — ou bandes de papier fort, de la longueur et de la largeur de la main — que l'on place entre deux cartons reliés. Ces fiches se classent par nom d'auteurs — et nous adopterions conjointement l'ordre des sujets—. Les notes sont ou des renvois à une revue, à un ouvrage, ou des citations saillantes, des phrases typiques, des extraits frappants, des expressions étudiées, ou enfin son jugement personnel, sa critique propre concernant un morceau en tout ou en partie (Voir : «L'art d'écrire» de cet auteur, p. 30, 31...)

A chacun son procédé, pourvu qu'il plaise et rende service. L'essentiel est de prêter un secours à l'attention pour l'aider à se fixer et à se concentrer sur un objet unique. Ce moyen est d'ordre matériel et mécanique en quelque sorte : c'est pour cela qu'il est bon. Il joue le même rôle dans le travail que, par exemple, le chapelet dans la prière, c'est-à-dire qu'il soutient la pensée et qu'il fait complices du mouvement des idées, les yeux et la main.

Sans l'écriture, la pensée fuit à l'improviste, et il faut un effort presque douloureux pour la ramener à son objet. L'écriture est l'adjuvant nécessaire, faute duquel une lecture prétendue sérieuse reste stérile presque toujours.

3. Un autre mode de lecture moins dangereux que le premier, mais nuisible tout de même à la solide culture intellectuelle, c'est la lecture paresseuse, la *lecture passive*.

Il y a des personnes pour qui la lecture constitue une grande puissance et qui s'y adonnent avec bonheur. Quand elles ont un livre en main, elles s'y absorbent, et vous avez peine à les en arracher ; mais demandez-leur, une fois qu'elles ont fini, quelle est la trame de l'action qui s'y déroule, la nature de la thèse qui y est soutenue, elles sont incapables de vous répondre. Elles se sont laissées aller à leurs impressions de détail, sans chercher à les dominer — comme on descend le cours d'une rivière mollement couché au fond d'une barque.

Sans doute une telle occupation n'est pas complètement inféconde, car c'est déjà beaucoup de s'intéresser sincèrement aux œuvres littéraires — non aux romanesques ou futiles. Mais, à tout prendre, ce genre de commerce est dangereux. Il rend l'esprit incapable d'aborder avec fruit les grands écrivains, ceux qui demandent pour être goûtés et compris une collaboration véritable de la part du lecteur. Il lui interdit les efforts virils par où notre pensée aborde la pensée des hommes supérieurs, la pénètre et s'en enrichit.

Faites-vous donc une loi de tenir en haleine votre intelligence dans toute les opérations qu'elle exécute. Il y a certaines questions que l'on peut se poser, presque à chaque page de n'importe quel livre : — "Qu'est-ce que l'auteur veut dire ? — Mon expérience personnelle, ce que j'ai vu, ce que j'ai lu ailleurs, est-il d'accord avec son opinion ? Si non, lequel des deux a raison ? — Pourquoi tel mot est-il mis en valeur ? Quel en est le sens précis..." etc. etc. (1)

Nous accordons que l'habitude de lire ainsi ne se contracte pas en un jour. Mais il y a moyen de se ménager à soi-même des transitions. Continuez à lire passivement, si vous en avez l'habitude ; mais de temps en temps, une fois ou deux par semaine, prenez un texte *difficile* — un sermon de Bossuet, un portrait de La Bruyère, quelques pages de Veuillot, de Brunetière... — et analysez-le, la plume à la main, en y allant de toutes vos forces, de tout votre cœur.

Après quelques exercices de ce genre, vous vous sentirez

(1) Notons ici que l'usage d'un bon dictionnaire est très utile ; nous conseillons le suivant : "Dictionnaire général de la langue française par Hatzfeld et Thomas." 2 vol. Paris. Delagrave.

autrement fort pour dominer vos lectures et vous les assimiler. «Il ne faut pas attacher le savoir à notre âme, disait Montaigne, il faut l'y incorporer.» (*Essais* I. 24). Nous compléterons cette pensée par une autre, d'un auteur contemporain : «Le plus beau et le plus efficace des livres n'est pas celui qu'exprime le texte, mais cet autre ensemble de pensées, bien autrement complètes, vivantes, originales, que chaque lecteur y ajoute, dès qu'il veut prendre la peine de réfléchir par lui-même.» Rien n'est plus vrai : mais encore faut-il savoir réfléchir par soi-même. Seules, les œuvres fortes y habituent. Celui qui se nourrit de journaux, de pamphlets à deux sous, de romans, de littérature facile, et qui s'en contente, expose son intelligence à se rouiller pour la vie. Le jour où il aura besoin d'elle, elle lui refusera ses services.

* *

4. Il est enfin une dernière manière de se livrer à la paresse en travaillant. Aucune n'est plus pernicieuse, car, par une fantasmagorie singulière, elle donne à un haut degré l'illusion d'un labeur véritable, et les moins dissipés s'y laissent prendre. Ce péril, c'est l'éparpillement.

1° L'esprit s'éparpille en «lisant trop.» Il y a dans les œuvres Sénèque, le moraliste latin, une lettre fort judicieuse, où il signale ce défaut à son ami Lucilius. — Il faut remarquer le bonheur des métaphores dont il use pour exprimer sa pensée. Voici la traduction :

«La lecture d'une foule d'auteurs, de volumes de toute espèce, accuse dans l'esprit du caprice et de l'inconsistance. Il faut s'arrêter à un certain choix d'écrivains, se nourrir de leurs œuvres, si l'on en veut tirer une substance qui s'attache fidèlement à l'esprit. Etre partout, c'est être nulle part. Une vie passée en voyage donne beaucoup d'hôtes et pas un ami. C'est ce qui arrive nécessairement à ces lecteurs, qui, sans commerce intime avec un écrivain de prédilection, parcourent légèrement et à la hâte tous les ouvrages. Les aliments ne profitent pas, s'ils n'entrent pas dans notre substance, quand ils sont rejetés aussitôt qu'on les a pris. Un arbre n'acquiert pas de la force, quand on le transplante souvent. Les choses les plus utiles ne peuvent pas l'être qu'en passant. La multitudes des livres ne fait que dissiper l'esprit. Aussi, n'en pouvant lire autant que vous en pourrez avoir, n'en ayez qu'autant que vous en pourrez lire. — Mais, dites-vous, j'aime à parcourir tantôt l'un, tantôt l'autre. — C'est le propre d'un estomac

blasé de goûter à la fois beaucoup de mets. Cette variété, cette contrariété d'aliments produit plus de corruption que de nourriture. Faites donc votre lecture régulière des écrivains les plus estimés, et, si vous vous permettez quelques diversions, revenez toujours à ceux-là." (*Lett. à Lucil. II.*)

Sénèque ne veut donc pas, et il a bien raison, que la lecture soit une course rapide à travers les mille ouvrages qu'on effleure à peine, et que l'on quitte aussi capricieusement qu'on les aborde. Et pourquoi ne le veut-il pas ? parce qu'il sait fort bien que les facultés de ceux qui lisent beaucoup — sans avoir acquis préalablement une culture très vigoureuse — vont presque toujours en s'affaiblissant, surtout si elles font leur pâture de récits qui ne flattent que l'imagination et la sensibilité, comme sont les romans. Les idées finissent par glisser devant leur esprit sans y pénétrer, comme un courant qui polit le roc, puis s'enfuit au plus vite.

Ce péril, Sénèque l'a signalé en termes excellents ; ce qui montre que, dix-sept siècles avant nous, il existait déjà.

2^o L'esprit s'éparpille encore « en se laissant distraire » de son travail par les raisons en apparence les plus honorables. Ecoutez cette page d'un critique contemporain : — « Les tentations de paresse, inévitables hélas ! à tous ceux qui travaillent, ne manquent point de s'offrir à l'esprit : on aime à quitter sa besogne, à suspendre son œuvre, sous l'éternel prétexte que l'on manque de livres et de documents. Vous les voyez alors, ces rêveurs qui se croient des écrivains, tirer les uns après les autres tous les volumes de leur bibliothèque, tourner les pages d'une main fiévreuse, et, bientôt détournés de leur dessein principal, se perdre dans les lectures qui les détiennent et suspendent entièrement leur pensée. Ce n'est plus même une préparation trop longue ou trop lointaine : c'est un égarement avoué, et, en définitive, une lecture d'agrément qui se substitue à un travail de recherche. »

Rien n'est plus juste, et tout commentaire serait superflu

* * *

C'est donc toute une affaire, tout un art que de « bien lire. » L'on peut dire sans crainte que peu de gens y réussissent, parce que peu de gens lisent pour s'instruire, pour acquérir l'art d'écrire et se former le style. Et pourtant c'est là — l'expérience et l'histoire littéraire des nations diverses en témoignent — c'est là la condition d'un sérieux développement de l'esprit et du goût. Si nous dirigeons notre intelligence conformément aux lois d'une bonne méthode, celle-ci produirait à coup sûr des fruits dont nous serions étonnés.

Travaillons-y, et perfectionnons l'instrument merveilleux que Dieu nous a donné !

II. — PARTIE PRATIQUE.

N° 1.

LES FRELONS ET LES MOUCHES A MIEL.

A l'œuvre on connaît l'artisan.
Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :
Des frelons les réclamèrent ;
Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il était malaisé de décider la chose :
Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons

ANALYSE LITTÉRALE.

1 v. — « Artisan » qui exerce un *art* mécanique ; l'ouvrier est l'auteur d'un ouvrage quelconque : l'artisan est donc un ouvrier, mais l'ouvrier n'est pas nécessairement un artisan. — Artiste : celui qui excelle dans les beaux-arts. — Le vers est resté comme proverbe.

2 v. — « Rayon » partie de la gaufre, gâteau de cire des abeilles divisé en alvéoles. — P. anal. : casier, tablette d'une bibliothèque, d'armoire, d'étagère. — P. ext. : dans les étalages d'un grand magasin, groupe des articles de même espèce.

3 v. — « Frelon », grande guêpe de couleur ferrugineuse, qui fait la guerre aux abeilles pour voler leur miel. — P. ext. : Envieux qui cherche à décrier une œuvre : Frelons littéraires.

4 v. — « Abeilles » ; le titre dit « mouches à miel. » — « S'opposant », terme de jurisprudence : mettant un obstacle à l'exécution d'un acte. La Fontaine emploie à dessein, dans cette fable, la langue de la procédure.

5 v. — « Guêpe », insecte d'une tribu dont la femelle, armée d'un aiguillon, comme l'abeille, construit comme elle des alvéoles. — Fig. : Personne qui pique par des paroles méchantes. — « Traduire », en style de procédure, signifie faire passer d'un tribunal à un autre. Ici, les frelons et les abeilles ne s'entendant pas, on fait passer l'affaire, on la traduit devant une guêpe.

6 v. — « Malaisé », difficile. On dit : Il est — *qu'il* en soit autrement ; il est — *de* le défendre ; ces doutes sont malaisés à résoudre.

7 v. — « Les... déposaient » nouveaux termes de palais ; affirmer en justice. On dit : Déposer contre ou en faveur de quelqu'un.

Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avaient longtemps paru. Mais quoi ? dans les frelons
Ces enseignes étaient pareilles.

La guêpe ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et pour plus de lumière
Entendit une fourmillière.

Le point n'en put être éclairci.

" De grâce, à quoi bon tout ceci ?

Dit une abeille fort prudente.

Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.

Pendant cela le miel se gâte.

8 v. — "Des... ailés... longs" vers pittoresque et imitatif, périphrase qui sert à peindre les frelons : c'est l'art du poète.

9 v. — "Tannée," foncée comme le *tan* ou écorce de jeune chêne pulvérisée, et qu'on emploie dans la préparation du cuir. — "Tels que" semblables aux abeilles.

11 v. — "Enseignes," marques, signes, indices. — Loc. : A bonnes enseignes ; à bon titre ; à telles enseignes que : en preuve que. — Au sing., "enseigne" veut aussi dire signe extérieur, marque : un drapeau, un tableau ou un objet figuratif suspendu à la devanture d'un magasin.

12 v. — "Ne... raisons" : la description des animaux faite par les témoins fournit-elle bien une ou des raisons ? C'est une ruse du poète pour augmenter l'intérêt, ou comme on dit, pour embrouiller l'intrigue.

13 v. — "Fit enquête" : c'est l'examen des circonstances du fait, la recherche de nouvelles informations, de "lumière" plus abondante. On dit : Enquête juridique, — administrative, commerciale, criminelle, parlementaire...

14 v. — "Entendit," nouveau terme de loi. Le juge — les témoins : il les fit comparaître, les interrogea, et prit note de leur déposition.

15 v. — "Le point," l'essentiel, ce qui importait. — "En" par là, par ce moyen, par les assertions des fourmis. — "Eclaircir le point" l'affaire elle-même, l'objet de la discussion et du désaccord.

16 v. — "De... ceci ?" : très jolie intervention, indécise, vague, piquant la curiosité de tous les assistants du débat ; — vers devenu proverbe.

17 v. — "Prudente," intelligente et expérimentée : c'est le sens exact du mot latin "prudens." — "Imprudente" laisse entendre le contraire.

18 v. — "Tantôt" *vicilli* : dans un temps prochain, bientôt. — "Pendante" terme de procédure : en suspens, l'arrêt n'est pas rendu.

19 v. — "Nous... jour" nous sommes au même point du litige ; — vers devenu proverbe ; familièrement on dit : Nous ne sommes pas plus avancés dans l'affaire.

20 v. — "Pendant cela" signifie : pendant que *cela*, que la chose, que la cause traîne ainsi en longueur, et non, pendant ce temps-là : c'est un tour familier et vulgaire.

Il est temps désormais que le juge se hâte :
 N'a-t-il point assez léché l'ours ?
 Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,
 Et de fatras, et de grimoires,
 Travaillons, les frelons et nous :
 On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
 Des cellules si bien bâties."
 Le refus des frelons fit voir
 Que cet art passait leur savoir ;
 Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
 Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !
 Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code ;
 Il ne faudrait point tant de frais ;
 Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
 On nous mine par des langueurs :
 On fait tant à la fin que l'huître est pour le juge,
 Les écailles pour les plaideurs.

21 v.—"Désormais" à l'avenir, à partir du moment actuel : ce mot s'emploie de préférence, lorsqu'il s'agit d'une manière d'agir qui va succéder à une autre.

22 v.—"Léché l'ours" expression proverbiale et figurée, empruntée à Rabelais. Le peuple croyait que l'ourse lèche ses petits pour leur assouplir les membres ; — de même le juge "lèche" ses procès pour les rendre plus à sa guise. — Loc. : Un ours mal léché : un homme grossier et incivil.

23 v.—"Contredits," pièce d'écriture que l'on fournit dans un procès pour combattre les pièces de la partie adverse ; — "interlocutoire," arrêt qui, sans juger l'affaire au fond, ordonne une preuve par titres ou par témoins. — Loc. adv. : Sans contredit : sans affirmation contraire.

24 v.—"Fatras" au propre : amas de choses, paquet de nippes, de hardes ; au fig. : un amas de paroles ou d'écrits fastidieux. — "Grimoire" jadis formulaire des sorciers ; p. ext. : écrits difficiles à déchiffrer.

25 v.—"Travaillons" voilà le vif de la question en un seul mot ; l'abeille est polie en disant "les frelons et nous."

27 v.—"Cellules" petite chambre dans les monastères,—et dans certaines prisons où l'on isole les détenus ; — alvéole des abeilles.

29 v.—"Passait" allait au delà, au pr. et au fig. : Nous sommes trop loin, nous avons passé la rue ; —elle "passait" alors cinquante ans, et son crime "passait" celui de son frère.

30 v.—"Adjugea," attribuer par autorité en justice. — "Leurs parties" c'est à-dire leurs adversaires, car la "partie" est celui qui plaide contre quelqu'un, soit en demandant soit en défendant.

— — —

LES FRELONS ET LES MOUCHES A MIEL.

— — —

ANALYSE LITTÉRAIRE.

Belle réflexion concise, énergique, proverbiale, placée au frontispice de cette fable ! Voyez Saint-Pierre de Rome, dont une main hardie d'artiste a lancé dans les airs la coupole qui défie les injures des siècles, les tableaux de la Vierge de Raphaël, cette reprise au théâtre de *Polyeucte* ou d'*Athalie* ; entendez ces symphonies d'opéra, cette première conversation par le téléphone ou le phonographe ; admirez cent autres merveilles de l'esprit humain, et sur le fronton de tous les chefs-d'œuvre, vous lirez toujours l'indélébile inscription : " A l'œuvre on connaît l'artisan."

Cette jeune fille paraît-elle souriante, suffoquée de joie, un jour de distribution des prix ! Ah ! c'est que devoirs, leçons, classes, études ont porté les fruits qu'elle cueille au soleil d'été, après les âpres labeurs d'automne, d'hiver et de printemps. Ce jeune homme a semé au collège, au séminaire ; la semence a germé, grandi, mûri, porté " cent pour un " : il récolte maintenant à l'école de droit, à la faculté de médecine, dans le ministère paroissial : " A l'œuvre on connaît l'artisan " ! C'est ainsi ici-bas ; en sera-t-il autrement au sein de la gloire ?...

Mais nous semblons oublier que le fabuliste fait suivre la sentence initiale d'une explication plus modeste, d'une application

31 v.—"Réglat" soumettre à un arrangement définitif : — un différend. La question est réglée. C'est une affaire réglée.

32 v.—"La méthode des Turcs" consistait à faire donner la bastonnade à celui des plaideurs qui paraissait avoir tort, et l'affaire était terminée. Par cette allusion, La Fontaine veut indiquer qu'il faudrait "suivre une méthode expéditive" dans les procès.

33 v.—"Sens commun" faculté de discerner le vrai du faux, en ce qu'elle a de commun à tous les hommes. Loc. : N'avoir pas le sens commun. — Sens moral : le discernement du bien et du mal. — Sens pratique : le discernement des choses pratiques.

35 v.—"Grugo" briser quelque chose avec les dents ; p. ext. : manger, dévorer le bien d'autrui. -- "On... mine" on prépare notre ruine.

37, 38 v.—Allusion à une contestation survenue entre deux voyageurs au sujet d'une huître (Fabl. IX. 9).

toute pratique, empruntée à la gent animale. Examinons brièvement son thème.

* * *

"Quelques rayons de miel" abandonnés, sans possesseur attiré; voilà l'objet d'un litige entre deux tribus qui se jalourent, se maltraitent, depuis l'origine des choses. Si des amis se brouillent, si des personnes de même famille se chicanent pour un lopin, une borne ou le numéraire d'un héritage, de quelles aménités tendres des ennemis déclarés vont-ils se donner le témoignage? Donc les personnages sont bien choisis: les frelons réclament, les abeilles mettent opposition.

Au lieu de partir en campagne, on songe de part et d'autre à un recours en justice, à l'arbitrage d'une "certaine guêpe"; bonne leçon de prudence et bel exemple d'humanité; venant d'"animaux ailés," cela ne manque ni de piquante originalité, ni d'à-propos intéressant. La session judiciaire s'ouvre: on entend la déposition des témoins, témoins inconnus d'abord qui se contentent de constater les tentatives de vol des frelons "qui ont le privilège de ressembler aux abeilles par les ailes, le bourdonnement, la couleur de leurs traits; seulement ils sont "un peu longs"; témoins précis du voisinage et en grand nombre, toute "une fourmilière," qui aident à l'enquête nouvelle. Hélas! ce sont des voisines peureuses et poltronnes sans doute, et leur témoignage évasif, passé sous silence, n'apporte "plus de lumière."

L'intérêt augmente et le *nœud* se resserre. On procède à des informations complémentaires: ce qui fait traîner l'affaire "depuis tantôt six mois." Comment éclaircir le point en litige? Toutes les ressources de plaidoirie paraissent épuisées: "contredits, interlocutoires, fatras et grimoires"; cent autres écritures diverses ont amené des marches et des contremarches, des frais s'ajoutant aux frais, des tracas, des ennuis, des disputes, des divisions. Et pour adoucir ces plaies diverses, on jouit du double avantage d'en être "comme aux premiers jours," et de voir "le miel se gâter" sans profit pour personne. Le juge songe-t-il à toutes ces suites fâcheuses? n'a-t-il pas encore assez travaillé pour façonner l'arrêt et rendre belle la sentence? Ou bien, faudra-t-il que les deux parties se voient débouter de leurs requêtes? Tel est le nœud, le problème, le cas de conscience judiciaire.

La cervelle "prudente" qui a saisi tous ces fils pour les nouer, saura d'un mot indiquer la façon de les débrouiller et d'amener le

aenouement. Le bon sens parle, lorsqu'elle indique à la guêpe embarrassée la solution pratique : «Travaillons, et l'on verra qui sait faire des cellules si bien bâties.»

La lumière est faite : les frelons envieux et fainéants se refusent à la gageure : n'étant ni artistes, ni même artisans, ils ne sauraient être ni les constructeurs, ni les maîtres d'une «œuvre» dont l'art passait leur savoir.» La sentence s'impose, et sur-le-champ la guêpe adjuge le miel aux abeilles ; et depuis ce jour, l'adage est resté intact devant la postérité :

A l'œuvre on reconnaît l'artisan.

* * *

La *moralité* s'impose aussi facilement, dans le cas présent. Mais, hélas ! les points de litige n'ont pas toujours ce caractère de simplicité naïve ; aussi, Dieu préserve le reste de l'humanité de «la méthode des Turcs» ! La justice humaine a des lenteurs, ou, si l'on veut, «des longueurs» ; et «le simple sens commun ne saurait d'ordinaire tenir lieu de code» ; on risquerait trop souvent d'absoudre le coupable en condamnant peut-être l'innocent.

La Fontaine décoche un second trait de satire très acéré contre la rapacité des magistrats de son époque, qui entraînaient à «tant de frais,» qui mangeaient et grugeaient les plaideurs que l'on congédiait «à la fin» avec «les écailles de l'huître.» Ce trait enfonce d'autant plus que la race des «grugeurs» s'est perpétuée dans le monde. Mais il reste vrai qu'il est sage de s'informer avant de punir, et d'unir la patience à la justice : n'est-ce pas, sur ce dernier point, la conduite du Juge souverain à l'égard de tous ses sujets coupables ?

LA NEIGE.

(*Devoir d'une jeune pensionnaire.*)

La neige ! Qu'est-ce que la neige ? Si j'ouvre le dictionnaire je vois pour description : «eau congelée qui tombe des nues en flocons blancs et gélés» mais comme je ne suis pas à faire des expériences de physique en décomposant la neige, en analysant ses diverses parties, en la transformant aux trois états auxquels les corps peuvent se présenter, je me bornerai à montrer ce que fait la neige et ce qu'elle nous indique lorsqu'elle couvre la terre pour une première fois.

Lorsqu'après une grosse tempête de neige, les sillons sont remplis, les montages couvertes, les vallées comblées, oh ! que je plains alors l'habitant des campagnes !! Qu'il est malheureux le pauvre bûcheron qui revenant des bois retourne le soir au foyer ! Il ne reconnaît plus le fleuve, la vallée ; son âme est troublée, sa vue éblouie il croit voir sa chère cabane ; à cette douce vue il rassemble ses forces, excite son courage ; mais soudain le fantôme trompeur se dissipe et lui montre une vapeur au lieu du toit chéri. Alors s'égarant, il tombe épuisé de fatigues et la mort vient l'enlever aux objets chéris qu'il espérait revoir ce même soir. En vain sa femme prévoyante en l'attendant prépare bon souper, bon gîte et le reste, en vain d'un air inquiet, elle entr'ouvre la porte et avançant la tête, le cherche dans l'obscurité, de frayeur et de froid elle frissonne sur le seuil !

Nous reproduisons cette composition telle qu'elle se lit en manuscrit, sans changer même une «virgule»—ni en mettre où il en faudrait. L'impression d'ensemble est satisfaisante, quand on saura que la jeune pensionnaire qui a écrit ces pages ne prévoyait nullement qu'elles seraient livrées à la publicité, sans aucune retouche ni refonte.

I. Invention des idées.—Nature de la neige ; mort du bûcheron : citation poétique qui l'a inspirée sans doute ; contraste entre les riches et les pauvres en hiver ; réflexions morales : les flocons, image du grand nombre des damnés ; la *tive* et les bonshommes de neige.

Ces idées sont bonnes, naturelles—excepté le cas du bûcheron peut-être—mais comment, dans quel ordre et en quel style ?

II. Disposition : Mademoiselle a-t-elle conçu un *plan* raisonné et logique, régulier ? On a peine à opter pour l'affirmative. Elle semble avoir cédé à

" Sa femme, ses enfants, sa cabane chérie
 Il ne les verra plus ! Aux sources de la vie
 Déjà du froid mortel le poison s'est glissé ;
 Tous ses nerfs sont raidis, tant son sang est glacé
 Le malheureux expire, et le vent qui l'assiège
 Ne bat plus qu'un cadavre étendu sur la neige " !!

Nous, qui tranquillement assis dans de confortables et riantes demeures, entendons mugir le vent du nord sans en ressentir les atteintes cruelles, pensons-nous qu'une multitude de malheureux éprouvent tout ce que l'indigence et le froid ont de plus dur ! Heureux ceux qui dans cette saison rigoureuse sont à couvert sous un toit, réchauffés par un grand feu, ou qui couchés sur le duvet, goûtent un doux repos et se livrent à d'agréables songes ! Malheureux celui à qui la fortune a refusé jusqu'au nécessaire, sans abri, sans vêtements convenables, souvent étendu sur un lit de douleurs et trop timide pour exposer ses besoins ! Oh ! pour sentir vivement la misère de tant d'indigents, d'infortunés, fixons un moment nos regards sur les objets de compassion qui sont le plus à notre portée ; voyons ces vieillards mal vêtus, s'exposant aux intempéries de la saison pour solliciter la pitié des passants ; ces malades privés de remèdes et d'aliments, couchés sur la paille, dans de misérables cabanes où pénètrent le vent et la neige !

l'inspiration et avoir procédé un peu au hasard ; c'est un grave défaut. Quand on a trouvé les idées, il faut savoir les ordonner, les disposer.

1^o **Début** : définition de la neige... Pourquoi songer à définir un objet aussi connu ? Il suffit de le décrire. Sans doute, il est facile de glisser dans la rédaction les termes "eau...", mais gardez-vous de mentionner le "dictionnaire."—La seconde phrase est trop longue, mal ponctuée, lourde, chargée de tours communs "Je ne suis pas à faire," "aux.. auxquels," de termes personnels : "je... je... je .."—La *division* annoncée du devoir : "ce.. la neige"—"ce... indique" est défectueuse, trop générale ; il fallait dire "on se bornera à montrer les dangers, les effets, les agréments... de la neige."

2^o **Milieu** : Le premier paragraphe ne se rattache pas au *début* ; transposez ici le dernier de tous "La première neige... de neige," et la dernière locution du *début* se lie avec les premiers du dernier alinéa. En parlant ainsi des "agréments" de la neige pour les enfants, vous suivez un marche naturelle et intéressante ; tandis que nous ne sommes pas préparés au récit tragique—et en somme, rare et exceptionnel—de la mort d'un bûcheron dans une tempête de neige.—Votre disposition est défectueuse.

Le deuxième paragraphe "Nous qui... neige !" est bien imaginé : ce *contraste* entre les riches et les pauvres, les heureux et les malheureux, est tout à fait dans la réalité des choses.—Mais il y avait bien d'autres idées à noter avant d'arriver à celle-là, par exemple : l'*utilité* de la neige, I. à la campagne, pour

Mais la neige n'a pas toujours des effets aussi cruels et lorsque je m'amuse à la regarder, je n'ai pas toujours de si sombres idées. Pourtant le plus souvent, ce qui vient à mon esprit lorsqu'assise à ma fenêtre, je regarde cette belle neige blanche tombant par gros flocons, c'est ce qu'un prédicateur de retraite dit un jour dans un de ses sermons sur l'enfer et auquel j'étais présente : « Les damnés tombent en enfer en aussi grande quantité que les flocons de neige par une forte tempête d'hiver. » Cette pensée est restée imprimée dans ma mémoire et depuis ce jour, elle m'a inspiré de salutaires réflexions. — Qu'il est triste de penser qu'une quantité de personnes se perdent ainsi, et que nous devons prier pour les pécheurs ! Si nous sentions seulement un peu la peine qu'un péché cause à Dieu, si nous comprenions jusqu'à quel point ce Dieu nous aime quoique nous l'offensions continuellement, si nous savions la douleur que lui cause notre indifférence, nous nous repentirions bien vite et bien sincèrement de nos péchés et avec ce grand saint qui l'aimait d'un amour immense, d'un amour infini, nous nous écririons : « Oh ! mon Dieu ! je veux vous aimer pour ceux qui ne vous aiment pas ! »

Mais voici que je suis loin du sujet que j'ai attaqué en commençant — j'y reviens.

La première neige est pour les enfants une grande joie. Lorsque novembre approche, ils ont hâte de voir arriver la Sainte-Catherine afin d'avoir le plaisir d'étendre sur cette belle nappe blanche une *tire dorée* qui remplit la maison d'un agréable parfum. — Ils projettent mille courses en traîneaux; déjà dans leur féconde

préservent les semences, les végétaux, pour aider aux travaux des chantiers... 2. à la ville, pour les transports, les promenades en traîneaux, le commerce... Après les agréments, les « avantages » de la neige : Dieu a eu ses desseins en créant les saisons.

Le troisième alinéa est mal commencé par l'idée de la première phrase, qui se trouve quittée et contredite par le reste du développement, d'ailleurs intéressant. — Vous ne concluez pas : c'est dommage !

C'est ce dernier paragraphe « Mais la neige... aiment pas, » qui aurait pu servir de conclusion au devoir.

III. **Élocution.** — Le seul mérite — ou à peu près — c'est la *correction* grammaticale. La littérature est pauvre ; vous écrivez avec des *expressions usées*, vieilles, sans saveur ; ex. : « chère cabane, douce vue, toit chéri, objets chéris, atteintes cruelles, belle neige blanche, agréable parfum... » Il en est ainsi des tours de phrases ; les transitions sont bonnes parfois, surtout celle qui lie le troisième alinéa au second. — Il faudrait améliorer presque *chacune* de vos phrases ; mais l'espace nous manque pour un travail si utile.

imagination, ils voient leur chef-d'œuvre, un magnifique bonhomme de neige, avec de gros yeux rouges, un nez formé d'un morceau de charbon, ayant une pipe au bec et pour mains, une paire de gants qu'ils auront probablement dérobés à leur papa, afin de donner à monsieur «snowman» l'apparence d'un homme vivant et pouvoir ainsi effrayer quelques peureux qui passeront ce soir, lorsqu'il commencera à faire noir. Oh ! que ces enfants sont heureux ! qu'ils sont joyeux ! Il fut un temps où je lui ressemblais à cette troupe joyeuse, et maintenant encore je trouverais quelque plaisir à m'amuser à faire des «bonhommes de neige.»

N° IV.

L'HIVER EN VILLE.

(*Devoir d'écolier*)

L'hiver est la plus *triste* des saisons : plus de feuilles, plus de verdure, plus de fleurs ! C'est à peine si quelque vigoureux chênes ont tenté de soustraire à la gelée leur parure jaunissante d'automne ; seuls, les sapins hérissent leurs aiguilles sombres, qui frémissent et sifflent sous les rafales de la tourmente. Plus d'hirondelles légères «caracolant dans les airs,» plus d'oiseaux chanteurs : tous — excepté l'audacieux et agaçant moineau — ont pris leur vol vers des climats plus cléments.

Le firmament voile d'ordinaire sa robe d'azur qui disparaît sous les tentures grises des nuages et des brouillards ; les jours

Voici un essai modeste sur un sujet actuel : il aidera à concevoir d'autres du même genre. Il eût été facile de lui donner plus de développement, mais la place nous force à le restreindre.

Plan : I. *Début* : Aspect *triste* de la nature... sur terre... dans l'atmosphère... apparition de l'hiver : frimas, bise, neige, glace...

II. *Milieu* : *Agréments* de l'hiver... pour l'enfance... la jeunesse... tous les âges... — Sorties en traîneau... — Les personnes dans les rues... dans les demeures : leurs divertissements... — *Contraste* entre les riches et les pauvres...

III. *Conclusion* : *Raisons* morales... *pensées* surnaturelles...

On remarquera que l'on s'est efforcé de rédiger ce devoir dans un style personnel, et d'en bannir les tours de phrases surannés, les expressions générales, les alliances de terme toutes faites.

sont courts et froids, les nuits longues et glaciales. La nature entière s'ensevelit dans un sommeil obstiné, dont elle ne doit sortir qu'à l'aube tiède du printemps. L'hiver sans pitié ramène les frimas, la bise glacée qui entre par les interstices et les fissures avec un gémissement si lugubre et si mélancolique ; il étend de blancs linceuls sur les coteaux, les montagnes, les vallées, les plaines, et jette un solide manteau de glace sur les rivières et les fleuves.

Adieu, désormais, les longues promenades dans les bois ou sur les grèves ; adieu, les courses folles dans les prairies et à l'air pur des campagnes !

* * *

Mais l'hiver n'est pas sans offrir des *agrèments* de sa façon. L'enfant salue son apparition par des tressaillements et des transports : armé de pied en cap par la main maternelle, il brave ses rigueurs et dompte son courroux. La neige ! il en rit, la piétine, la transporte, l'entasse, se roule dessus, se cache dessous ; ces cristaux amoncelés lui servent de matériaux pour son art à lui, et on le voit aussitôt s'improviser maçon, modelleur, sculpteur, architecte. La glace ! il la plie à ses caprices, à ses jeux, à ses amusements ; voyez comme il sillonne en gambadant ce miroir large, uni, étincelant. Quel entrain pendant de longues heures toujours trop courtes, et quelle émulation ! Le patinage est de mode, et la jeunesse ruisselle des sueurs d'hivèr autant et plus que sous les ardeurs de juillet !...

Marchands des villes, dans vos vitrines étalez les fourrures et les "capots" ! Les achats sont faits, et vite, en traîneau ! Quelle file interminable, le dimanche surtout ! c'est une promenade sans poussière aveuglante et salissante, c'est une course au clocher, c'est un pari ou un défi : les pauvres bêtes allongent le pas et s'entraînent à l'envi, jalouses elles-mêmes de la victoire finale, comme si elles avaient conscience de l'orgueil de leurs maîtres.

Sortez le matin, sortez le soir dans les rues—mais gare les avalanches qui tombent des toitures ! que peut la dent et la morsure de la bise contre les pelleteries transformées en "casques," en cuirasses, en brassards, en jambières ? Cette pacifique chevalerie du nord serait-elle une armée de fauves qui a quitté les forêts et les steppes pour se bâtir des villes, ouvrir des magasins et des bureaux, élaborer des lois et jouir des splendeurs de la civilisation !

De la rue entrez dans les habitations si expérimentalement

aménagées contre les âpres menaces de l'hiver. Ici, nouveaux attraits et plaisirs variés. Quel bien-être n'éprouve-t-on pas, lorsque le vent fait rage au dehors, et que le grésil ou la neige fouettent les vitres, à se gaudir auprès d'un feu pétillant et clair, à se bercer autour d'une table, couverte de pots de verdure ou de fleurs, éclairée d'une lumière tamisée par de fragiles dentelles ! C'est au coin du feu ou dans un salon à température d'été, que l'on se délasse entre parents et amis. L'un raconte ses souvenirs personnels, l'autre fait revivre ses ancêtres et leurs prouesses. L'on rit, l'on cause, l'on joue. Une jeune fille fait applaudir ses talents d'artiste ou de chanteuse, une autre manie l'aiguille, et une troisième feuillette un livre ou en donne lecture à haute voix...

Ce qui fait la joie des riches fait le malheur des pauvres. En effet, tandis que les familles à l'aise s'amuse et folâtrant dans leurs chaudes demeures, d'autres, à leur porte, grelottent sous de pauvres habits dans une mesure sans feu et sans lumière. La main de la charité restera-t-elle fermée sans adoucir leur souffrance ?

Donnez, riches, l'aumône est sœur de la prière !

Laissez tomber à pleines mains vos offrandes. Donnez au moins un peu à ceux dont la bonne volonté ne peut trouver du travail, aux infirmes et aux vieillards qui se voient impuissants même à déblayer les neiges de la rue, pour qu'un jour Dieu vous assiste et vous protège !

* * *

O Dieu ! toutes les saisons chantent votre nom et proclament votre puissance miséricordieuse ! Le péché a rompu l'harmonie de la nature à son premier matin de l'Eden, et l'hiver, parcelle de son châtement, est devenu pour tous une pénitence réparatrice. Si le froid glace nos traits et engourdit nos membres, préservez notre âme des rigueurs qui lui donneraient la mort ; inondez des flots de votre lumière la blanche tunique qui la revêt ; qu'un perpétuel printemps lui fasse ignorer les frimas des hivers et jouir d'un avant-goût des éternelles splendeurs de la patrie !



 NEIGE ET PETIT OISEAU.

I

Pauvre petit oiseau que le printemps vit naître,
 Que son souffle a bercé sous le feuillage vert,
 Petit oiseau frileux qui viens à ma fenêtre,
 Oh ! ne va pas mourir — dans la neige d'hiver !...
 On dit, petit oiseau, que ton plaintif murmure
 Fait hâter le soleil qui nous donne les fleurs,
 Que le sol prend plus tôt son manteau de verdure,
 Et que le ciel touché nous fait des jours meilleurs.

II

Eh bien ! vole toujours, vole malgré la bise,
 Vole en criant : pitié ! parmi les flocons blancs ;
 Celui que dit ta voix, des hommes incomprise,
 Pour finir tes douleurs, enverra son printemps.
 Puis reviens sur nos toits, tremblante sentinelle,
 Passer les longs instants de tes jours ennuyés ;
 Enfle bien ton duvet, et baisse bien ton aile,
 Lorsque le vent si froid glace tes petits pieds.

III

Mais lorsque le zéphir eut caressé la plaine,
 Quand Avril eut rendu la verdure aux buissons,
 L'oiseau reprit son vol et sous la tiède haleine
 Il retrouva son nid, l'azur et les chansons.—
 Ainsi joyeux enfants, vous dont la jeune flamme
 Etincelle en rayons sur votre front vermeil,
 De la neige d'hiver, ah ! gardez bien votre âme
 Et laissez dans vos cœurs resplendir le soleil.

S. N.

LECTURE EXPLIQUÉE.

1. — Il y a *deux méthodes* d'enseignement du français — c'est la seule langue qui nous intéresse pour le moment — dans les écoles primaires, secondaires, supérieures. L'une consiste à étudier la "grammaire française" par petites doses et à calquer des "exercices" en rapport avec les préceptes et les exceptions : ces deux procédés pédagogiques sont accompagnés de "dictées" et de "récapitulations," conformes aux parties étudiées de la grammaire. — Ainsi procèdent les Frères, les R. P. Jésuites... et l'enseignement traditionnel.

L'autre méthode, inaugurée il y a une vingtaine d'années, consiste à prendre un livre de "morceaux choisis," adapté au degré d'intelligence des enfants, et à remonter de la pratique à la théorie grammaticale ; l'on fait trouver aux élèves les règles et les exceptions, en les leur faisant, pour ainsi dire, toucher du doigt dans les textes ; c'est ce que l'on appelle *lecture expliquée*.

L'alternance des deux méthodes serait-elle inacceptable, et n'est-elle pas assurée de produire des fruits ?

2. — En ce qui concerne l'enseignement **secondaire**, les *deux* méthodes sont encore identiques ; seulement elles ont pour objet, non la grammaire—qu'il n'est jamais permis de perdre de vue néanmoins — mais les principes de littérature et de rhétorique.

Avec les *dix* numéros de notre REVUE—année 1900—on peut se rendre compte de la façon d'enseigner la littérature aux élèves ou aux personnes qui veulent bien s'élever au-dessus du niveau ordinaire de l'enseignement primaire.

Il est loisible à chacun de choisir entre les deux manières : ou bien apprendre les " principes de littérature " et en essayer l'application ;—ou bien étudier des auteurs ou passages d'auteurs, en remontant ensuite aux " préceptes " dont on aura pris cependant une rapide connaissance.

3. Nous pourrions appliquer la même marche des *deux* méthodes à l'enseignement **supérieur** : rhétorique, philosophie, questions de cours.

* * *

5. Quoi qu'il en soit du procédé adopté, il est à remarquer

que la méthode "nouvelle" — qui est celle de l'Université en France — intéresse vivement les élèves et rend les classes très actives et très fructueuses. Nous en appelons à l'expérience des Maîtres qui ont opté pour ce mode et l'ont mis en pratique.

Comme cette seconde méthode n'exclut pas nécessairement la première — laquelle a contribué à former tant d'esprits supérieurs — nous avons pleine liberté de produire ici des exemples de lecture expliquée, pour aider à la culture des facultés littéraires des élèves des pensionnats et des collèges, c'est-à-dire des abonnés préférés de notre REVUE.

EXEMPLES.

I. — CLASSES INFÉRIEURES. (I)

TEXTES.

I. — La Campagne Romaine.

C'est un cimetière abandonné. Les longs tertres monotones se suivent en files interminables, pareils à ceux qu'on voit sur un champ de bataille quand on a recouvert les grandes tranchées où sont entassés les morts. Pas un arbre, pas un ruisseau, pas une cabane. En deux heures je n'ai aperçu qu'une hutte ronde à toit pointu, comme on en trouve chez les sauvages. Même les ruines manquaient ; de ce côté, il n'y a point d'aqueducs.

De loin en loin, on rencontre un char à bœufs ; tous les quarts de lieue, un chêne vert rabougri hérissé, au bord du chemin, son feuillage sombre ; c'est le seul être vivant, un traînard morne, oublié dans la solitude.

L'unique trace de l'homme, ce sont les barrières qui bordent la voie, et de long en large traversent la verdure onduleuse pour contenir les troupeaux, au temps des pâturages ; mais, en ce mo-

(1) Voici une liste d'auteurs utiles à consulter : 1. Méthode sommaire de lecture expliquée : l'abbé Gouraud (Nantes, chez Mazenu). — 2. Cours de lecture expliquée : Robert (Paris, chez Ar. Colin). — 3. Principes d'analyse et de composition : Lebaigue (Paris. Belin.). — 4. Livre de lecture et de récitation : Urbain et Couturier (Paris. Vic et Amat.).

ment, tout est vide, et le ciel arrondit sa coupole avec une sérénité douloureuse et ironique, au dessus du champ funèbre. Le soleil se couche, et l'azur pâissant devient si limpide, qu'une teinte imperceptible d'émeraude verdit son cristal. Rien ne peut exprimer ce contraste entre l'éternelle beauté du ciel et la désolation irrémédiable de la terre.

TAINÉ.

2.—Observations.

Ce passage, qu'il s'agit d'expliquer à des élèves de 12 à 15 ans, doit comprendre les remarques suivantes :

1. Idée générale : *description* de la campagne romaine.
2. Idées secondaires : écrire au tableau noir l'idée contenue dans chaque phrase, en soulignant à la craie les mots :

1. *Cimetière.*
2. *Tertres* qui se suivent en file.
3. Sol *dénué.*
4. Excepté une *hutte.*
5. Excepté un *char* à bœufs... un *chêne* vert.
6. L'homme : *barrières* révélant sa trace.
7. Aspect du *ciel* (après celui du sol).
8. Conclusion : contraste du *ciel* et de la *terre.*

3. Etude des *mots* :—cimetière (demandez la définition : terrain béni où l'on enterre les morts (ici) ;—tertre : éminence de terre isolée dans une plaine, et terminée en plate-forme ; éminence de terre recouvrant une sépulture (ici) ;—monotone : toujours sur le même ton ; qui lasse par la répétition des mêmes choses (ici) ; file... pareil : semblable, analogue, comme, etc., etc.

Toutes ces notions sont mises au tableau et transcrites par les élèves sur un cahier de notes bien soigné.

4. Etude des *phrases* : remarques grammaticales et orthographiques, ponctuation (qu'on néglige trop) :—quelle règle de grammaire pour : abandonné (p. pass.), longs... interminables)... pareils (et non, pareilles)... où sont entassés les morts : art de renvoyer le sujet après le verbe—les écoliers n'y songent jamais,—etc., etc.

En deux classes d'une heure, nous avons ainsi expliqué ce morceau—préparé d'avance évidemment, avec l'aide du "Dictionnaire de Hatzfeld"—à des élèves de "sixième" et de "cinquième," et la seconde fois, on nous l'a récité par cœur, les uns aidant les autres.

II.—CLASSES INTERMÉDIAIRES. (1)

I.—Le Canadien et le Serpent.

Au mois de juillet 1791, nous voyagions dans le Haut-Canada, avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagués. Un jour que nous étions arrêtés dans une grande plaine, au bord de la rivière Génésie, un serpent à sonnettes entra dans notre camp. Il y avait parmi nous un Canadien qui jouait de la flûte ; il voulut nous divertir, et s'avança contre le serpent avec son arme d'une nouvelle espèce. A l'approche de son ennemi, le reptile se forme en spirale, aplatit sa tête, enfle ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante ; il brandit sa double langue comme deux flammes ; ses yeux sont deux charbons ardents ; son corps, gonflé de rage, s'abaisse et s'élève comme les soufflets d'une forge ; sa peau, délatée devient terne et écailleuse ; et sa queue, dont il sort un bruit sinistre, oscille avec tant de rapidité, qu'elle ressemble à une légère vapeur.

Alors le Canadien commence à jouer sur la flûte ; le serpent fait un mouvement de surprise, et retire la tête en arrière. A mesure qu'il est frappé de l'effet magique, ses yeux perdent leur âpreté, les vibrations de sa queue se ralentissent, et le bruit qu'elle fait entendre s'affaiblit et meurt peu à peu. Moins perpendiculaires sur leur ligne spirale, les orbes du serpent charmé s'élargissent, et viennent tour à tour se poser sur la terre, en cercles concentriques. Les nuances d'azur, de vert, de blanc et d'or reprennent leur éclat sur sa peau frémissante ; et, tournant légèrement la tête, il demeure immobile dans l'attitude de l'attention et du plaisir.

Dans ce moment, le Canadien marche quelques pas, en tirant de sa flûte des sons doux et monotones. Le reptile baisse son cou nuancé, entr'ouvre avec sa tête les herbes fines, et se met à ramper sur les pas du musicien qui l'entraîne, s'arrêtant lorsqu'il s'arrête, et recommençant à le suivre, quand il commence à s'éloigner. Il fut ainsi conduit hors de notre camp, au milieu d'une

(1) On consultera avec fruit, outre les auteurs mentionnés, ceux-ci : 1. *Traité d'explication française* : Gazier ;—2. *Explication et analyse* : Henry ;—3. *Analyse explicative et raisonnée* : Ditandy.—Tous ces opuscules se vendent chez Belin, Paris.

foule de spectateurs, tant sauvages qu'Européens, qui en croyaient à peine leurs yeux.

A cette merveille de la mélodie, il n'y eut qu'une voix dans l'assemblée pour qu'on laissât le merveilleux serpent s'échapper.

CHATEAUBRIAND.

2.—Observations.

Pour l'analyse et l'explication de cet extrait si bien écrit, on suivra les mêmes avis que pour le précédent ; mais comme les élèves sont supposés plus avancés, on y ajoutera surtout des remarques littéraires.

1. Narration descriptive.
2. Circonstance de *temps* : "au mois... un jour que..." — de *lieu* : "Haut-Canada... rivière..." — de *personnes* "un serpent... un Canadien."
3. *Peinture* du serpent en courroux "tête... joues... etc." L'auteur a écrit après *observation* minutieuse : vrai procédé d'invention, à retenir et à pratiquer.
4. Le *fait*, objet du récit, raconté *avec* les couleurs d'un pinceau d'artiste.
5. Conclusion brève et forte : laisse deviner l'impression des assistants.
6. Examinez les images, les métaphores, le style, les figures, l'harmonie, l'alliance des mots. — Aimez-vous : "comme les soufflets d'une forge" ? Non, c'est forcé, etc. etc.
7. D'après ce récit, cherchez les règles d'une "narration," les idées, leur invention, le début, le milieu, la fin : voilà un moyen agréable de connaître la théorie.

* *

Nous avons étudié ce passage avec des élèves de "quatrième et de troisième," qui s'émerveillent de l'art de l'auteur et goûtent la fraîcheur de son talent supérieur. Mieux vaut insister sur une ou deux pages que d'en lire cent à la légère, à la hâte, à l'étourdie.

III.—CLASSES SUPÉRIEURES. (I)

I.—Portrait de Cliton.

Cliton n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui est de dîner le matin et de souper le soir : il ne semble né que pour la digestion. Il n'a de même qu'un entretien : il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé ; il dit combien il y a eu de potages et quels potages ; il place ensuite le rôti et les entremets ; il se souvient exactement de quels plats on a relevé (remplacé) le premier service ; il n'oublie pas les hors-d'œuvre, le fruit et les assiettes ; il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu ; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point. Il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût ou de boire un vin médiocre.

C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvait aller. On ne reverra plus un homme qui mange tant et qui mange si bien ; aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve.

Mais il n'est plus ; il s'est du moins fait porter à table jusqu'au dernier soupir. Il donnait à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il soit, il mange ; et s'il revient au monde, c'est pour manger.

(LA BRUYÈRE, Ch. XI. *L'homme.*)

2.—Observations. (1).

1^o Comme ce thème s'adresse à l'intelligence, au jugement et au goût des élèves des classes de littérature, il y a lieu d'attendre de leur part—non plus un travail de grammaire ou d'étymologie—mais une composition de critique littéraire.

2^o Tentons un essai, qui servira d'exemple, si l'on veut :

(1) Nous conseillons les auteurs suivants :—Verdunoy : Les auteurs français expliqués (Paris, Briguët).—2. Bourgoïn : Les maîtres de la critique au XVII^e siècle (Paris, Garnier).—3. Passard : Ratio studiorum (en français) (Poussielgue, Paris).—4. Condamïn : La composition française (Paris, Croville-Morant).

(1) V. Gasquy : Narration, ch. I.

L'idée dominante de La Bruyère est de peindre la physionomie du "grand mangeur." Pour s'en convaincre, il suffit de relire le portrait de *Gnathon* qui précède immédiatement celui de *Cliton*, dans le chapitre "De l'homme." Si celui-là est le gourmand vorace et l'égoïste mal appris, celui-ci est le gourmet, égoïste aussi, qui exerce un métier : manger beaucoup et bien, voilà sa seule préoccupation.

Son portrait se présente aux curieux dans *trois* poses différentes. La première retrace ses traits généraux, je veux dire qu'il "n'a jamais eu que deux affaires dans sa vie : dîner et souper." Il ne songe point à manger en dehors de ces deux repas, qui sont pour lui comme deux solennités journalières auxquelles il a besoin de se préparer et après lesquelles il doit se recueillir. C'est un estomac : manger, digérer, c'est pour lui l'essentiel et la fin dernière. Aussi prend-il, pour ainsi dire, des notes sur les mets et les vins : il sait exactement ce qu'il a mangé, ce qu'il a bu. C'est l'objet sublime de ses méditations, le thème favori de ses entretiens : sa langue est mue... par son estomac ! on dirait qu'il rumine tout haut et se fait un ravissement de cette fonction où repassent tour à tour "hors-d'œuvre, potages, entremets, relevés, vins de choix... et même les assiettes" !

Mais Cliton n'est pas un sot : vous le voyez dans sa seconde pose. Son palais est sûr ; le vin qu'il boit n'est jamais médiocre ; le ragoût qu'on lui sert ne saurait être mauvais. Peu à peu il s'est haussé jusqu'au tribunal d'"arbitre" ; les bons convives ne peuvent avoir un goût différent du sien. Il s'est donc acquis de la célébrité, il est devenu un personnage dans son genre. Tandis que *Gnathon* déguste tout le monde et son père, *Cliton* inspire à son entourage une sorte de respect. Si son estomac lui en donnait les loisirs, c'est à lui que l'on s'adresserait pour apprêter un festin, tous les festins.

Hélas ! la troisième pose est celle du cercueil : en quelques lignes, le spirituel moraliste prononce de *Cliton* une plaisante oraison funèbre. Dans l'autre monde, le héros décédé ressemble aux grands hommes des Champs-Élysées qui continuaient, dans ce séjour heureux, les actions glorieuses qui les avaient immortalisés sur la terre. Il mange encore aux enfers comme il mangeait à sa dernière heure ; il pourrait recommencer à vivre, qu'il ne changerait rien à ses habitudes. Son estomac n'a pas cessé de fonctionner : c'est un mouvement perpétuel, une admirable machine dont les rouages résisteront au temps et à l'éternité.

La Bruyère, on le voit, est un *observateur* des coutumes et des mœurs de son temps ; il est *moraliste* aussi, en flagellant de verve harquoise et de ridicule la gourmandise grossière, qui n'a pas expiré sous ses coups. La table et ses plaisirs ont toujours tenu une grande place dans la société, surtout dans la haute société, en Grèce, à Rome, au XVII^e siècle et de nos jours. Est-il permis d'oublier qu'ils alimentent l'un des sept péchés capitaux?... (*L'on pourrait développer encore.*)

L'auteur des "*Caractères*" est enfin un brillant *écrivain*. Il insiste sur une seule idée, il la développe jusqu'au bout ; il fait entrer de force dans notre cerveau ce qu'il veut dire, sans crainte de la satiété. Aussi, chez lui, les répétitions sont-elles fréquentes, jamais fastidieuses : dans ce morceau, nous relevons sept ou huit fois le mot "manger." Remarquez-vous l'apparente monotonie des phrases : "il dit... il place... etc." ? Chacune pourtant marque une gradation sur l'autre. Les mots qu'il emploie semblent empruntés à un manuel de cuisine : est-ce Cliton ou La Bruyère "qui possède un langage des cuisines, aussi loin qu'il pouvait s'étendre" ? Cette façon de s'exprimer ajoute à la vérité du caractère. La syntaxe elle-même concourt au dessein du caricaturiste, si l'on veut accepter ce terme : ainsi, dans la première phrase, on lit : "deux affaires qui est de..." les deux occupations sont tellement absorbantes et semblables qu'elles n'en forment plus qu'une ; voilà un emploi du singulier qui s'explique parfaitement ; — ainsi encore, dans la dernière phrase, "et s'il revient... c'est pour manger" le présent tient la place du futur. Ah ! c'est que l'action n'a pas cessé ; Cliton n'a pas mangé et ne mangera pas, il *mange* : c'est un mouvement que rien n'arrête.

* *

En résumé, développement et style, tout dans ce portrait est remarquable. Avec peu de matière, La Bruyère met une certaine coquetterie à faire une œuvre achevée. Une observation fine et exacte, quelques idées sur lesquelles il insiste en forme de gradation, la justesse des pensées, le charme du style : voilà ce qui constitue un "Caractère," un de ces portraits qui, une fois analysés, ne s'effacent jamais de la mémoire. C'est l'art de couler sa pensée dans un bronze impérissable : tout grand écrivain est doublé d'un grand sculpteur !

Ce qu'il ne faut pas lire.

(Suite.)

I. CHATEAUBRIAND (1768-1848) est l'auteur d'«Atala,» des «Natchez,» de «René.» La vérité est que ces romans, le dernier principalement, ont produit et produisent encore des ravages incalculables. Pourquoi ? Ils ont mis à la mode la mélancolie solennelle et égoïste, l'exotisme, le suicide, les préjugés protestants sur la vie chrétienne en général et sur la vie monastique en particulier ; ils ont faussé le sentiment religieux chez la plupart de nos écrivains, chez tous ceux — ou peu s'en faut — qui ne sont pas franchement catholiques. Combien en connaît-on, de ces prétentieux plumitifs, qui font de la religion un condiment de la sensualité?... Au point de vue intellectuel, ces œuvres sont aussi dangereuses qu'au point de vue moral. Un homme, pénétré de leur esprit, se considère lui-même, s'admire lui-même, prend des poses, cherche des attitudes, et si parfois il consent à s'oublier, il ne regarde que le paysage pour le dépeindre.—Descriptions magnifiques, tableaux aux vives couleurs mais juxtaposés : voilà tout le mérite de ces ouvrages. Dira-t-on que c'est raison suffisante pour les dévorer ? Le «Génie du christianisme» l'«Itinéraire», les «Mémoires» en fourniront toujours assez aux artistes et aux lecteurs.

Chateaubriand a rétracté ces œuvres-là : on voudrait pour sa gloire qu'ils ne les eût jamais écrites. Il a d'autres titres à l'admiration et à la sympathie de la postérité. (1)

A ce propos, aimeriez-vous vendre, acheter, prêter, prendre un poison, sous prétexte qu'il y flotte des feuilles de rose ? Un poignard fleuri qui tue est et sera toujours une arme à détruire : que de malfaiteurs littéraires se sont faits forgerons et vendeurs de ces instruments chamarrés de rubans et de fleurs !

II. Honoré de BALZAC (1799-1850) a laissé une brassée de romans dont les principaux sont : «Berthe la repentie» ; «La femme de soixante ans» ; «La dernière incarnation de Vautrin» ; «La comédie humaine» ; «Le lys dans la vallée»... Romancier panthéiste, matérialiste et indifférent, d'une incrédulité

(1) Voir un article magistral de l'abbé Delfour : *Enseign. chrét.*, Mars 1900.

cynique en morale, ne croyant point à la vertu et regardant le monde comme un théâtre où les hommes et les femmes jouent la comédie, il ne vise aucun but moral dans ses romans ; il ne s'efforce que de mettre en jour les maladies, les désordres, les passions de la société, et il les représente tels qu'ils sont dans leur naturel grossier, ou plutôt, plus grand qu'ils ne sont en réalité ; il croyait ou feignait de croire la nature humaine plus perverse qu'elle ne se manifeste dans la société civilisée. Aussi, peut-il passer pour le "chef de l'école réaliste" ; c'est en un mot, le peintre des faits.

D'après ce qui précède, il est facile de concevoir combien les œuvres de cet écrivain doivent fourmiller de principes faux et de tableaux obscènes, d'immoralité plus ou moins voilée, de je ne sais quelle religiosité de bas étage jointe au sensualisme le plus dangereux. C'est une source impure et envenimée qui donne la mort aux âmes qui s'y penchent pour s'en abreuver : c'est sa condamnation et le juste châtement de son beau talent profané !

III. Eugène SUE (1804-1857) est un romancier socialiste et phalanstérien, dont les trop nombreux romans peuvent se partager en trois catégories :

Les romans "philosophiques" : "La Salamandre," "La Vigie de Koatven..." où il se montre grand partisan du système d'Epicure.

Les romans "historiques" dont le principal est "L'Atréaumont" où, dénaturant la vérité, il fait une guerre acharnée aux rois, à Louis XIV surtout, entre la mémoire duquel et la plume du romancier semble s'être déclaré un duel à mort.

Les romans "politiques," réformateurs de la société ou socialistes, tels que : "Martin l'enfant trouvé," "Mathilde," "Les mystères de Paris," "Le Juif-Errant"...

Pour atteindre son but, sa tactique est : — de battre en brèche la société actuelle, en exagérant les misères et les crimes qui s'agitent dans les couches sociales inférieures, et en attaquant la corruption, les vices, les abominations qui souillent les hautes sphères de la société ; — de peindre, sous les couleurs les plus attrayantes, une société nouvelle, imaginaire, où l'immense besoin de bonheur qu'éprouve le cœur humain serait complètement satisfait, en dehors de Dieu, de la religion et même de la morale.

On comprend sans peine quels effets désastreux ont dû produire sur la masse des lecteurs l'assimilation de telles infamies :

c'est l'apologie furieuse de la déraison même et l'effondrement effroyable de toute grandeur humaine et divine !

IV. Frédéric SOULIÉ (1800-1847) est un romancier révolutionnaire, excéntrique, sombre, plein de rancunes contre l'ordre établi de la société ; il inclinait aux opinions de la démocratie extrême et avait une prédilection marquée pour les sujets navrants et terribles, où il pouvait étaler à l'aise le dévergondage de son imagination furibonde et son talent singulier pour la malédiction et l'invective.

Aussi ses romans—parmi lesquels le principal s'intitule " Les Mémoires du diable "—sont-ils une trame continue de tout ce qu'il y a de plus mauvais en fait de crimes : vol, faux, trahison, adultère, empoisonnement, fraticide, parricide, bref, ce qui constitue le dictionnaire du baigneur et de l'échafaud.

Diablot lui-même, vomit par l'enfer, pour jouer le rôle de suppôt et de pervertisseur d'âmes !

V. DUMAS (Alexandre, père) (1803-1870) est l'inventeur du *roman-feuilleton*, qui est resté à la mode encore aujourd'hui. Ce romancier sceptique et épicurien a écrit une pléiade d'œuvres, dont voici les principales : " La Dame de Monsoreau, " " La Reine Margot, " " Le comte Monte-Christo, " " Les Trois Mousquetaires. " — Ces productions, ainsi que les autres qui proviennent du même auteur, sont très mauvaises, eu égard — au *fond*, lieu commun du scepticisme voltairien, de peintures hardies et obscènes qui troublent les sens, glorification orgueilleuse de la personnalité humaine ; — au *plan* qui paraît incohérent, invraisemblable par les situations, le défaut de suite des caractères et le manque de logique et de raison dans les développements ; — au *style*, qui, bien que naturel et vif, n'a ni couleurs, ni parfum, ni relief ; il manque de force, est souvent incorrect, plat, négligé.

Cet auteur, faisant de l'art d'écrire un vrai métier industriel pour battre monnaie, dut écrire vite, et conséquemment il écrivit mal ; il se voyait obligé de remplir tous les jours plusieurs feuillets et vendait sa plume au plus offrant. Il prostitua, comme tant d'autres, un vrai talent à des exigences de dissipation, de dépenses, de folies : il aimait mieux souiller les âmes par des peintures passionnées que demeurer fidèle à la vertu, à la morale, à la religion, qu'il ignorait d'ailleurs. Quelle formidable responsabilité pèse et pèsera éternellement sur de tels malfaiteurs !

VI. Mme SAND (Georges) (1804-1876) est une autre meurtrière, dont la vie littéraire peut se partager en trois phases :

A la première, celle de la passion dans toute sa verve, appartiennent les romans : "Indiana," "Valentine," "Lélia," "Jacques," "André et Lavinia."

A la seconde, celle du dogmatisme, philosophique et politique, appartiennent : "Le Compagnon du tour de France," "Spiridion," "Les sept cordes de la Lyre," "Le Péché de M. Antoine"...

A la troisième, celle de l'idylle champêtre, appartiennent : "La Mare du diable," "François le Champi," "La petite Fadette."

Déçue dans ses espérances d'un bonheur qu'elle croyait trouver dans un foyer et séparée de son mari, Mme Sand exhale, dans ses romans, ses rancunes personnelles contre le mariage, contre la famille, contre la société, contre la religion évidemment. Contrairement à Balzac, elle place la félicité de l'homme dans la jouissance des plaisirs grossiers -- non d'un monde réel -- mais d'un monde idéal, imaginaire, irréalisable : c'est le côté dangereux de ses œuvres, — quant à l'individu, en le poussant à la recherche d'un bonheur vague, indéfini, insaisissable, lequel n'existant point finit par dégoûter de la vie et conduire au suicide ; — quant à la famille, en tentant de la renverser et de la détruire, par l'abolition du mariage et la réhabilitation de l'adultère ; — quant à la société, en concourant à la corrompre par le relâchement des mœurs, par la destruction des lois morales qui la régissent et la conservent, par la substitution d'une autre société idéale, plus capable de procurer aux hommes le bonheur dont ils se montrent si affamés.

Cette infortunée préparait ainsi l'avènement du socialisme et des révolutions de la rue. Elle a dépensé un art remarquable de peindre les passions de l'âme à cette œuvre haineuse et injuste.

à 239-f.

(à suivre.)

N° VIII.

Méthode théorique et pratique de composition littéraire.

N.-B.—Nous commençons la publication d'un long et beau travail que nous avons reçu d'un Séminaire canadien. Nos lecteurs constateront sans doute, comme nous, et avec le même plaisir, que cette "Conférence académique,"

faito à des élèves par un condisciple, est riche d'idées et de raisonnements, remarquable de clarté, de justesse et d'ordre. — Donnons la parole à notre jeune «académicien,» devenu à son insu notre collaborateur.

MESSIEURS,

«Le *moi* est haïssable.» Ce mot est ancien, mais le sens en est profond, comme toutes les «pensées» dont le génie de Pascal a consacré la formule. La Fontaine ne pensait pas autrement, ni La Bruyère, non plus. La Rochefoucauld a épuisé la même idée, la poussant jusque dans les recoins de l'abstraction et de la subtilité.

Ce culte du *moi*, le dix-septième siècle tout entier l'a tenu en aversion. Il n'en pouvait être qu'ainsi dans une société où toute œuvre littéraire aspire à former résonance sur la harpe merveilleuse qui chante les sentiments de l'époque, où la littérature se révèle si universellement *impersonnelle*.

Les temps s'écoulent ; avec eux changent les goûts. Le romantisme a paru, qui a défié le passé, abdiqué la tradition, en attendant qu'il renie le bon sens et se métamorphose, d'excès en excès, jusqu'à n'être plus lui-même. Nos littérateurs, grands et petits, nous les rencontrons, «eux partout, eux toujours, eux encore ; et quand, par hasard, ils essaient de sortir d'eux-mêmes, nous reconnaissons toujours, leurs déguisements, Lord Byron ou V. Hugo.» (Brunetière.) Le véritable, le beau lyrisme s'est corrompu aux mains des chefs d'une école nouvelle, qui semblent avoir pour profession de se livrer en spectacle à leurs contemporains, en leur servant les débris de leur âme, — selon l'expression peut-être un peu réaliste de M. Fréchette — «comme des tranches de melon.» Tel est le goût qui a prévalu : la mesquine adoration du *moi*. C'est à cette idole que nous refuserons toujours notre encens.

En conséquence, Messieurs, comme les notes consignées dans ce discours sont le résultat d'un travail commun, les «je,» les «moi,» les «nous» seront, sur mes lèvres, l'écho de la voix de chaque membre de cette Académie. Ces considérations préliminaires m'assureront, je l'espère, le bénéfice de votre indulgente bienveillance.

I. Partie.—Sujet général : Invention.

Il s'agit donc pour nous, Messieurs, de développer une idée quelconque, au moyen d'un système logique, raisonné, autant que pratique.

Faisons choix de celle-ci : « La Chevalerie au moyen-âge. »

Ce seul mot est le point de départ. Mais, à son énoncé seul, quelle grandiose perspective nous est ouverte ! Le champ est immense, et que d'esprits supérieurs l'ont exploité ! Néanmoins

il ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.—(LA FONTAINE.)

— “ On court grand risque de s'y perdre,” insinue quelqu'un, “ ou du moins d'ennuyer par des redites.”—Sans doute ! mais la forme sera nouvelle, elle sera nôtre : “ Ne puis je penser, après les habiles et les anciens, une chose vraie et que d'autres penseront après moi ? ” (LA BRUYÈRE I.)

Plaçons notre esprit en face de ce thème : “ **La chevalerie au moyen-âge.** ” Suggestif ! le sujet l'est au suprême degré : la première trouvaille n'en est que plus facile. Le crayon court sur le papier, où l'on peut lire cette ligne : “ **La chevalerie est une... société.** ”

La lutte est engagée ; il faut la soutenir sans trêve ni relâche : c'est l'intelligence, le jugement aidé de la mémoire—le sujet appartient à l'*histoire*—qui doivent déblayer le terrain et mettre à découvert les lingots d'or ou les diamants ; nous nous réservons de les peser, d'en estimer la valeur, de les classer dans la suite. A l'œuvre !...

* * *

Première opération : Invention du sujet général.

1° *Origine* :—Cette société, la chevalerie, si brillante... est née d'une haute pensée, d'un cœur généreux et vaillant, passionné pour le beau, le grand, le bien, la vertu morale, religieuse, militaire, humanitaire.

2° *But* :—“ immédiat,” tel que limité par celui qui en a jeté les bases ; “ réel,” celui, dans le fait, qu'atteignit chaque branche de la Chevalerie.

3° *Raison providentielle* :—Durée de son existence... Etat social et inconstances où cette institution parut surtout l'instrument de desseins et de la volonté de Dieu.

4° *Influence* : — S'il est permis de juger le mérite d'une institution par ses effets, comme de l'arbre par ses fruits, quelle n'était pas la noblesse de ce bataillon divin, constitué sur terre le défenseur de la famille, le vengeur de la justice outragée, le porte-étendard, au milieu des nations, de l'honneur, de la courtoisie, du courage et de la loyauté !

Institution sainte et salutaire, exigeant tant de belles qualités du jeune homme qui veut s'enrôler dans ses rangs ; si la naissance y conduisait naturellement, le mérite individuel gardait sa prépondérance : que vaut celle-là sans celui-ci ?

La chevalerie est le sol natal où s'est acclimaté l'esprit d'initiative, d'entreprise, de générosité, de sacrifice, l'esprit "chevaleresque" presque synonyme de "français," qui a fleuri sur tant de champs de bataille, de nos jours, depuis la Syrie jusqu'à Castelfidardo et à Patay.

Quelle part glorieuse, prise aux Croisades ! Chaque ordre s'y est donné une mission : l'un marche contre les Sarrasins d'Orient l'autre marche contre ceux d'Occident ou d'Afrique, Turcs et Maures... L'histoire perpétue le souvenir des luttes... héros... fondateurs et œuvres... Malte, Rhodes, Espagne. . Jérusalem...

Enfin, après le succès et la gloire, abus et faiblesses chez quelques-uns : les Templiers. Causes de leur ruine : excès de richesses, luxe, inaction, relâchement, scandales...

5° *Constitution* :—L'ordre général : chefs, maîtres, cours, commanderies. Modifications selon les circonstances et les lieux.

6° *Cérémonies* :—Elles naissent de la gloire d'entrer dans l'ordre. Le jeune adolescent, attaché à un chevalier qui l'instruit, devient *jugæ*, reçoit ensuite des places de confiance et d'honneur. Les privations qu'il s'impose... discipline préparatoire.

7° *Vertus* :—Celles que l'on vient de mentionner. Puis, promesses de dévouement jusqu'à la mort, d'obéissance aux règles de l'ordre, aux volontés des chefs... l'amour de l'orphelin.

8° *Pratiques* :—Fêtes de la réception. Gloire qui rejaillit sur la maison qui s'honore de cette affiliation. Les tournées, occasions de montrer la valeur personnelle : les spectateurs, la lutte, la victoire : abus qui s'y glissent. Droits du chevalier, ses titres, son prestige.

* * *

II. Partie : Sujet circonscrit : Invention, 1^e et 2^e disposition.

Nous avons donc envisagé la chevalerie, et les idées ont surgi comme par enchantement. Sur laquelle convient-il de s'arrêter en vue d'un développement?... Etudier les "constitutions, les faits glorieux, les pratiques ou cérémonies" serait faire preuve d'une riche érudition. "L'origine" et le "but" s'expliquent par

par la "raison providentielle" qui fait susciter cette institution. La raison providentielle se reconnaît dans "l'influence" qu'elle s'est acquise à travers l'espace et le temps, si elle n'a pas menti à sa mission ; et les "vertus" en sont la manifestation. — Nous arrivons par ce procédé d'élimination littéraire à ce sujet circonscrit : **Influence de la Chevalerie au moyen-âge**. Tout est à recommencer.

Quoi ! La peine prise à former la première gerbe d'idées serait perdue ! Non pas ! Seulement, il faut expier la faute de ne pas avoir su circonscrire le sujet, dès le début. Bonne et grave leçon à retenir !

Procédons sur-le-champ à une deuxième opération, et voici les idées qui se pressent en foule.

1° La chevalerie fait sienne la cause de la chrétienté, qui s'appuie sur sa foi et ses serments, qui la bénit comme un champion de ses droits.

2° Elle ennoblit le caractère de l'individu, auquel elle demande la *piété*, puisqu'il sera défenseur du droit de Dieu.

3° Elle acquiert de jour en jour un surcroît de *considération*, et ses bienfaits éveillent la *sympathie*, qui s'affirme à l'extérieur par des dons, à l'intérieur par l'admiration.

4° Le chevalier ouvre son cœur aux enthousiasmes de la *vraie grandeur*, pour se hausser au niveau de sa vocation : dans le combat, il sera vainqueur ou victime.

5° La vertu *réunit* une foule de ces hommes d'élite. Chacun se *perfectionne*, et cette société particulière est le bras puissant de la grande société pour laquelle elle vit et palpite.

6° A la Chevalerie la chrétienté doit le *recouvrement* de ses possession d'Orient, la *délivrance* du tombeau de Jésus-Christ.

7° La *distinction* est un devoir d'état, dans ses rangs. Elle entraîne la *sympathie* pour le faible, le *dévouement* à l'opprimé, la *courtoisie* envers tous.

8° L'Europe chante des poèmes épiques en l'honneur de sa *libératrice*, qui abat la fureur du Sarrasin et repousse l'audace du Maure.

9° Le chevalier, d'apparence rude et raide comme son armure, aura la *délicatesse* des manières.

10° Le spectateur, admirateur ému de cette œuvre, veut *s'en-rôler* sans ses gonfalons, qui abritent tant de *vertus* civiles et morales alliées à tant de noblesse d'idée et de sentiment.

Voilà un nouveau résultat, fruit de l'invention. Existe-t-il un ordre suivi, un enchaînement logique entre ces *dix* chefs de développement ? Non, assurément. Il faut donc les **relire**, en soulignant quelques notions plus étendues, qui embrassent plusieurs idées secondaires.

Ces notions plus générales et complexes sont : **chrétienté, société, individu**. Fort bien ! Le plan se dessine, et la bonne ordonnance assignera à ces trois idées, en vertu de la loi de progression une place inverse de celle qu'elles occupent, soit : individu, société, chrétienté.

* *

Nous touchons ainsi à une **troisième opération**, toute simple et toute naturelle. En effet prenant la première idée générale, on disposera, en une sorte de paradigme, les idées secondaires qui s'y rattachent—il en sera ainsi des deux autres. Soit :

- | | | |
|---------------|--------------------------|-------------|
| 1. Individu | qui comprend les numéros | 2, 4, 7, 9. |
| 2. Société | “ “ “ | 3, 5, 10. |
| 3. Chrétienté | “ “ “ | 1, 6, 8. |

Voilà, après l'invention de tout à l'heure, une première disposition du sujet circonscrit. A l'aide d'une opération mathématique de convention, la lumière s'est faite, se projetant sur l'œuvre dans ses grandes lignes.

* *

Si, pour avoir une lumière plus abondante encore, on observe de plus près les notions classées sous les numéros correspondants, la réflexion aidera à établir des dénominations et des classements nouveaux. L'on discernera aisément que l'**Individu**, le chevalier aura 1) des vertus du cœur, et 2) des qualités extérieures. Cette subdivision, d'ailleurs très naturelle, aura pour effet la simplicité et la clarté dans la disposition, et plus tard dans le développement du sujet.

Un déplacement analogue, une retouche complémentaire des idées générales. Le siège est fait, et le plan se dégage net, précis, lumineux :

Influence de la chevalerie sur

- I. Individu.** 1. *Vertus* du cœur : a) Piété.
 b) Sympathie pour le faible.
 c) Dévouement à l'opprimé.

2. *Qualités* de caractère : a) Amour de la grandeur.
 b) Désir du triomphe des saintes causes.
 c) Courtoisie pour le sexe faible.
 d) Distinction des manières.

- II. Société.** 1. Dont e'le anime les membres du désir d'y appartenir.
 2. Dont elle perfectionne les membres qui y sont agrégés.
 3. Dont elle est l'exemplaire en vertus : a) morales.
 b) civiles.
 c) militaires.

- III. Chrétienté.** 1. Appui de la foi.
 2. Salut du christianisme.
 3. Libératrice : a) de la Palestine, des Lieux-Saints.
 b) du tombeau de J.-C.
 4. Protectrice : a) contre les Maures : ordre de Calatrava.
 b) contre les Sarrasins : ordre Teutonique et de Malte.

(à suivre.)

AVIS.

1.—Quelques rares abonnés en retard — pour 1900 — sont instamment priés de verser le prix d'abonnement.

2.—Nous céderons au taux de 10 CENTS chaque numéro mensuel de 1900 et de 1901, même en timbres-poste.

3.—Nous accusons réception des abonnements collectifs, suivants :

- | | | |
|--|----|--------------|
| 1. C. de N.-D. Montréal : | 23 | abonnements. |
| 2. " Québec : | 15 | " |
| 3. " Ottawa : | 22 | " |
| 4. Rel. Ursul. : Roberval : | 8 | " |
| 5. Sœurs Grises Ottawa : | 10 | " |
| 6. S. de Sainte-A. Worcester (Mass.) : | 18 | abonnements. |
| 7. C. de Joliette : | 33 | abonnements. |
| 8. S. de S.-H. : | 5 | " |
| 9. S. du B. P. Québec. : | 15 | abonnements. |